AVANT-PROPOS

Que ces homélies aient été prononcées à Constantinople, Chrysostome le donne clairement à comprendre à la fin de la troisième homélie, où il parle de lui-même comme occupant le siège de l'évêque. Il est facile également de déterminer l'année où elles auront été prononcées. La septième homélie, paragraphe troisième, contient une allusion manifeste à l'eunuque Eutrope et à sa disgrâce récente. Sans doute le saint évêque ne le nomme pas; mais cet homme si puissant hier, si malheureux aujourd'hui, cet eunuque naguère si redouté, maintenant si délaissé, qui peut-il être sinon Eutrope, vivant encore, dont à cause de cela Chrysostome ne prononce pas le nom ? L'exil et la mort d'Eutrope ayant eu lieu l'année 399, c'est en cette année-là que l'homélie septième aurait été prononcée.

Nous trouvons dans l'homélie 2, parape 4, un passage qui nous permet d'assigner à cette homélie une date aussi sûre. L'orateur y parle *des tremblements de terre, des villes qu'ils ont renversées*, et des malheurs effroyables qui, contre toute attente, éclataient alors en divers pays. Or, ces tremblements de terre ayant eu lieu en 398, c'est en 398, vers la fin de cette année, qu'aurait été prononcée l'homélie 2 sur l'épître aux Colossiens, quelques mois conséquemment avant l'homélie 7.

Le style de ces homélies est souvent elliptique et obscur : apparemment que ce qui nous semble obscur l'était moins aux yeux des fidèles de Constantinople, accoutumés à ce genre de parole. Maints détails nous y sont donnés sur la liturgie de cette Eglise : par exemple, sur la paix que l'on demandait à plusieurs reprises pendant la prière publique. Nous y trouvons aussi d'intéressants passages sur les anges gardiens. Dans son amour du bien et de la vérité, le saint évêque ne ménage personne : l'homélie 7, paragraphe 3, contient une sévère appréciation de la conduite de Théodose à l'égard d'Antioche; dans l'homélie 10, paragraphes 4,5, l'impératrice Eudoxie est encore moins ménagée à cause de son luxe scandaleux. Les mœurs des habitants de Constantinople, leur amour de la bonne chère, les opinions fatalistes de quelques débauchés qui niaient la divine providence et la résurrection de la chair, les pratiques superstitieuses auxquelles ils se livraient, fournissent à saint Chrysostome une occasion qu'il ne néglige pas, de déployer son éloquence et son zèle. Entre autres singularités, nous apprenons, homélie 7, paragraphe 5, que le roi des Perses, au temps de saint Chrysostome, portait, non pas seulement une fausse barbe, mais une barbe en or.

HOMÉLIE 1

«Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, et Timothée, son frère, aux saints et aux fidèles leurs frères qui sont à Colosse, dans le Christ Jésus : la grâce et la paix soient avec vous, au nom de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.»

1. Toutes les épîtres de Paul respirent la sainteté; mais celles-là en respirent plus parfaitement l'arôme qui datent de sa captivité : par exemple, ses Epîtres aux Ephésiens, à Philémon, à Timothée et celle dont nous nous occupons; car celle-ci, comme les autres, a été écrite par Paul dans les fers, selon ces paroles : «C'est pour le mystère du Christ que j'ai été chargé de chaînes, afin que je le manifeste de la manière dont il me faut le manifester.» (Col 4,3-4) Cette épître paraît être postérieure à son Epître aux Romains. Il avait écrit celle-ci avant d'avoir jamais vu les habitants de Rome; il écrivit celle-là seulement après les avoir vus et sur la fin de son ministère apostolique. En voici manifestement la preuve : dans son Epître à Philémon, il intercède pour Onésime et dit : «Puisque tu es comme moi-même avancé en âge.» (Philem 9) Dans celle-ci, nous le voyons envoyer ce même Onésime : «... avec Onésime, notre frère fidèle et bien-aimé;» (Col 4,9) l'appelant ainsi à la fois fidèle, frère et bien-aimé. C'est pourquoi, dès le commencement de la même Epître, il parle avec pleine assurance de «l'espérance que nous donne cet Evangile que vous avez oui, qui a été prêché à toute créature qui se trouve sous les cieux.» (Ibid. 1,23) La foi était donc prêchée depuis quelque temps. A mon avis, néanmoins, cette Epître serait antérieure à l'Epître à Timothée, que Paul écrivit peu avant sa mort, et où il dit : «Pour moi, je m'affaïsse.» (Tim 4,6) Elle a été écrite avant l'Epître aux Philippiens; car il paraît déjà chargé des fers qu'il dut porter à Rome. Alors, pourquoi prêter à ces épîtres un caractère de sainteté plus frappant qu'aux autres épîtres ? Par la raison précisément qu'il les écrivait du fond de sa captivité. Ainsi en serait-il des lettres qu'un vaillant guerrier écrirait entre deux batailles et deux victoires. L'Apôtre ne se dissimulait pas ce qu'il y avait en cela de grand.

Dans sa lettre à Philémon, il parle de celui «qu'il a engendré dans ses fers;» (Philem 10) ce qu'il écrit pour nous apprendre non seulement à ne pas nous affliger outre mesure dans l'adversité, mais à nous en réjouir. Philémon était alors, à ce qu'il semble, près de Paul. En effet, l'Apôtre parle dans la même Epître d'Archippe, notre compagnon d'armes;» (Philem 2) et dans l'Epître aux Colossiens il ajoute : «Dites à Archippe.» (Col 4,1). Il y a lieu de croire, d'après cela, qu'une mission aurait été confiée à ce dernier par une Eglise. Paul n'avait donc encore vu ni les Colossiens, ni les Romains, ni les Hébreux, quand il leur écrivait : il l'indique du reste en plusieurs endroits; entr'autres dans celui-ci : «Et tous ceux qui n'ont pas vu ma face corporelle ... Si je suis éloigné de vous corporellement, cependant je suis de cœur avec vous.» (Ibid., 2,1-5) Il n'ignorait pas combien sa présence en un lieu avait d'importance, et c'est pour cela que, quoique absent, le plus souvent il agit comme s'il était présent et parle en conséquence. Quand il fallut prononcer sur l'impudique, ce fut Paul qui jugea et qui prononça. «Quoique absent de corps, mais présent de cœur, j'ai déjà jugé le criminel comme si je fusse présent.» (I Cor 5,3) «Je viendrai vers vous, dit-il encore, et je prendrai connaissance, non des prétentions de ceux qui s'enflent eux-mêmes, mais de leur vertu.» (Ibid., 4,19) Il écrit aux Galates : «Non seulement quand je suis présent au milieu de vous, mais encore plus quand j'en suis éloigné.» (Gal 4,18)

«Paul, apôtre de Jésus Christ, par la volonté de Dieu.» Il ne sera pas inutile d'indiquer le sujet de cette épître, A quel sujet donc l'écrivait-il ? Au sujet du culte que les Colossiens rendaient aux anges pour arriver à Dieu, et des observances superstitieuses qu'ils avaient reçues des Juifs et des Gentils. L'Apôtre se propose d'extirper ces abus. De là ces paroles : «Par la volonté de Dieu.» Voilà donc la préposition par employée de nouveau. «Et Timothée notre frère.» Il était donc lui aussi apôtre. Il était bon de le faire connaître aux Colossiens. «Aux saints qui sont à Colosse.» C'était une ville de Phrygie, ce qui résulte du voisinage de la ville de Laodicée. «Et aux fidèles, nos frères dans le Christ.» Comment êtes-vous arrivé, je vous prie, à la sainteté ? d'où vient ce nom de fidèle qui vous est donné ? N'est-ce pas de la mort du Christ par laquelle vous avez été sanctifié ? N'est-ce pas de votre foi au Christ ? Comment êtes-vous devenu frère ? Ni vos œuvres, ni vos paroles, ni vos vertus n'ont prouvé votre droit à ce titre de fidèle. D'où vous vient cette communion à tant de mystères ? Du Christ, et non d'ailleurs. «La grâce et la paix soient avec vous, de la part de Dieu notre Père.» D'où viendra cette paix, d'où cette grâce ? De Dieu notre Père, répond l'Apôtre. Il n'use pas ici du nom du Christ. A ceux qui blasphèment l'esprit de Dieu, je dirai : D'où vient que Dieu soit le Père de ces esclaves ? D'où nous viennent ces bienfaits si grands ? Qui vous a fait saint, fidèle,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

enfant de Dieu ? Celui qui vous a octroyé le don de la foi; à celui-là vous êtes redevable de tous les autres bienfaits.

2. Le nom de fidèles nous est donné, non seulement parce que nous croyons, mais aussi parce que des mystères nous ont été confiés et révélés que les anges ignoraient complètement. Paul n'attachait aucune importance à telle ou telle manière de parler. «Nous rendons grâce à Dieu le Père de notre Seigneur Jésus Christ.» Il rapporte tout au Père, afin de ne pas exposer d'abord aux fidèles le sujet de son discours. «Priant pour vous sans cesse.» C'est à la fois et par l'action de grâce, et par des prières incessantes, qu'il leur témoigne son affection, portant ainsi continuellement en son cœur ceux dont il était éloigné. «Ayant oui parler de votre foi dans le Christ Jésus.» Plus haut il disait : «De notre Seigneur;» ici, il ne parle que «du Christ Jésus.» C'est lui le Seigneur. Il ne dit pas : Du serviteur Jésus Christ. Du reste, voici les gages de sa bienveillance : «C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.» (Mt 1,21) «Ayant donc oui parler de votre foi dans le Christ Jésus, et de la charité que vous manifestez pour tous les saints.» Le voilà qui déjà se concilie leurs bonnes grâces, C'est Epaphrodite qui lui avait appris ces choses. C'est à Tychique qu'il confie sa lettre, se proposant de retenir Epaphrodite près de lui. «Et la charité que vous manifestez pour tous les saints.» Non pas pour un tel ou pour un tel, mais pour tous sans exception, conséquemment pour nous aussi. «A cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux.» Il parle des biens à venir, et cela, en vue des épreuves de la terre, pour les détourner de l'oisiveté et du repos. A ceux qui auraient pu demander : Et quel avantage leur revient-il de leur charité pour les saints, puisqu'ils sont eux-mêmes en proie à la douleur et aux tribulations ? L'Apôtre répond : Nous nous réjouissons de vous voir préparer ainsi à vous-mêmes dans les cieux la plus précieuse récompense.

«A cause de l'espérance qui nous est réservée.» Vous pouvez y compter en toute sécurité. «Dont vous a entretenus la parole de vérité.» Reproche à l'adresse des fidèles qui, l'ayant ouïe longtemps, s'en étaient cependant écartés. «Dont vous a précédemment entretenus la parole de l'Evangile de vérité.» Il affirme la vérité de la parole; et à bon droit, puisqu'elle est exempte d'erreur. «De l'Evangile.» Il ne parle pas de la prédication, mais de l'Evangile, leur remettant de la sorte en mémoire les bienfaits de Dieu, même après les avoir loués. «Qui est arrivé jusqu'à vous, de même qu'il a été prêché dans le monde entier.» Il leur parle avec bienveillance. «Qui est arrivé.» Expression métaphorique. Il n'y a eu ni marche en avant, ni marche en arrière : l'Evangile est et demeure là. La plupart des hommes puisant dans la pensée du grand nombre de leurs coreligionnaires un surcroît de confiance, l'Apôtre répond à ce sentiment en ajoutant : «De même que dans le monde entier.» Partout on l'entend, partout on l'écoute, partout il s'établit. «Il y porte des fruits, il y croit de même qu'au milieu de vous.» Les fruits qu'il porte sont les œuvres, il croit en recrutant toujours de nouveaux adhérents, et ses racines n'en deviennent que plus difficiles à extirper. Les arbres se multiplient plus aisément lorsqu'ils ont été soigneusement et solidement plantés.

«De même qu'au milieu de vous.» L'Apôtre retient son auditeur par des éloges. «Depuis le jour où vous l'avez entendu.» C'est merveille que vous ayez cru si tôt et que vous ayez dès ce moment porté des fruits de vertu. «Depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu en toute vérité, « non pas au moyen de paroles ni par séduction, mais dans les faits eux-mêmes. Tel est le sens du mot, «fructifier,» en même temps que les miracles et les signes ont frappé vos yeux, vous avez reçu la grâce de Dieu. Ayant vu dès le principe éclater sa vertu, comment maintenant refuserait-on de croire en lui ? «Ainsi que vous l'avez appris d'Epaphras, notre bien-aimé collaborateur.» Selon toute vraisemblance, Epaphras aurait prêché l'Evangile aux Colossiens. Pour montrer la confiance qu'il lui inspirait, il l'appelle son collaborateur très cher. «Qui est le fidèle ministre du Christ pour le salut de vos âmes. Il nous a aussi rapporté l'amour tout spirituel que vous avez pour nous.» Soyez sans inquiétude au sujet des biens futurs : l'univers entier embrasse la foi du Christ. Mais à quoi bon parler de ce qui se passe à l'étranger ? Les merveilles dont vous êtes témoins méritent autant de confiance. «Vous avez connu la grâce de Dieu en toute vérité,» par les faits eux-mêmes. Conséquemment, deux motifs vous doivent maintenir dans l'espérance des biens futurs, la foi du monde et votre propre foi. Epaphras ne peut avoir dit que la vérité. «Il est fidèle,» sincère. En quel sens est-il «le ministre du Christ pour vous ?» C'est qu'il est venu à nous et qu'il nous a témoigné l'amour spirituel dont vous êtes remplis à notre égard. Mais, s'il est le ministre du Christ, pourquoi prétendre, comme vous le faites, que nous ayons besoin des anges pour nous mener à Dieu et nous réconcilier avec lui ? «Il nous a appris l'amour tout spirituel que vous avez pour nous.» Voilà le véritable et solide amour : les autres amours n'en portent que le

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

nom. Il y a bien des affections qui n'y ressemblent guère; l'amitié telle qu'on l'entend n'est point cela; aussi les liens en sont-ils facilement brisés.

3. Il se présente bien des occasions de lier amitié avec autrui. Nous ne parlerons pas des liaisons honteuses, tout le monde convenant de ce qu'elles ont de mal; parlons seulement des amitiés naturelles et dont la vie ordinaire fournit l'occasion. Parmi celles qui se rapportent à la vie sociale figureront par exemple les amitiés contractées à la suite d'un service rendu, les amitiés qui datent des ancêtres, celles que la table, les voyages, le voisinage ont cimentées : ce sont là des amitiés vraies. Il en est d'autres qui ne seraient pas également sincères, l'amitié, par exemple, que la pratique du même métier aurait fait naître : dans cette dernière il y a toujours un ferment de jalousie et de rivalité. Les affections que j'appelle naturelles, sont, si vous le voulez, celle du père pour le fils, du fils pour le père, du frère pour son frère, de l'aïeul pour le petit-fils, de la mère pour ses enfants; si vous le voulez encore, de la femme pour son mari; car toutes les affections qui se rapportent à la vie conjugale sont temporelles et terrestres. Celles-ci paraissent avoir plus de vivacité que celles-là; elles paraissent, dis-je, car souvent elles leur cèdent beaucoup en ce point. On a vu des étrangers plus fidèles, plus constants dans leur affection que des frères, que des fils envers leurs parents. Parfois un père obtiendra d'autrui le secours et le service qu'il demandera vainement à ses enfants. Au-dessus de toutes les affections se présente l'affection spirituelle, véritable reine dont toutes les autres affections acceptent la suprématie. D'un air imposant, elle n'a pas d'origine terrestre; ni les rapports prolongés, ni les bienfaits, ni le temps, ni la nature ne sauraient la produire; elle descend du ciel même au milieu de nous. Pourquoi vous étonner qu'elle n'ait pas besoin de bienfaits pour subsister, attendu que le mal qu'on vient à lui faire ne saurait la détruire ?

Si vous voulez juger de son excellence, écoutez Paul s'écrier : «Je souhaiterais d'être moi-même anathème pour mes frères aux yeux du Christ.» (Rom 9,3) Où est le père qui eût souhaité prendre place parmi les méchants ? «Il me serait infiniment plus avantageux de quitter ce monde et d'être avec le Christ; mais il est plus conforme à vos intérêts que je reste dans cette vie temporelle.» (Phil 1,23-24) Quelle mère préférerait les intérêts de ses enfants à ses propres intérêts, dans une pareille mesure ? Entendez-le encore ajouter : «Nous avons été loin de vous un instant; nous l'étions non de cœur, mais de corps seulement.» (I Th 2,17) Dans le monde, le père que ses enfants ont outragé cesse de les aimer : Paul va lui-même au milieu de ceux qui le lapidaient, et il y va pour leur faire du bien. Quel lien comparer en solidité au lien des amitiés spirituelles ? L'ami que vos bienfaits vous ont acquis, vous le perdrez, dès que vous cesserez de lui faire du bien; l'ami que vous devez à des rapports quotidiens, vous ne l'aurez plus dès que ces rapports seront interrompus. Qu'une dispute surgisse, la femme quitte son mari et lui refuse toute affection : que le fils voie son père vivre longtemps, il le verra d'un œil peu satisfait. Rien de pareil dans les affections qui naissent de l'Esprit : aucune de ces causes ne les dissout, puisqu'aucune n'a d'action sur elles; ni le temps, ni la durée de la vie, ni le mal que l'on entend, ni celui que l'on souffre, ni la colère, ni les injures, ni rien autre ne saurait les atteindre et les affaiblir. Les Hébreux lapidaient Moïse, et Moïse priait pour eux. Où est le père qui en eût agi de la sorte à l'égard de son fils, et qui n'eût pas répondu à la violence par la violence ?

Ce sont là les amitiés que nous devons rechercher, les amitiés spirituelles; celles-là sont durables et vraies : non point les amitiés que la table fait éclore : ces dernières, nous devons y renoncer. Entendez le Christ vous dire : «N'invitez ni vos amis, ni vos voisins, quand vous donnerez un repas, mais les boiteux et les estropiés.» (Lc 14,12-13) Alors, vous serez richement récompensé. –Vous me direz que vous ne le pouvez pas, qu'il vous est impossible de partager votre table avec des paralytiques et des aveugles; cela vous semble excessif et inadmissible, vous ne sauriez vous y résoudre. – Vous ne devriez pas reculer pour si peu; néanmoins il n'est pas nécessaire d'aller jusque-là. Ne recevez pas à votre table les malheureux, soit; mais envoyez-leur des mets servis à votre table. Il n'y a pas grand mérite à inviter des amis; qui les invite a reçu sa récompense : invitez des indigents et des estropiés, et Dieu sera lui-même votre débiteur. Loin donc de murmurer parce que nous ne recevons aucune récompense ici-bas, estimons-nous heureux de n'en pas recevoir; dans le cas contraire, nous n'en aurions pas après cette vie. Si l'homme vous rend ce qu'il a reçu, Dieu ne vous le rendra pas; il vous le rendra, si vous n'avez rien reçu, Ne nous préoccupons pas d'obliger des personnes qui puissent nous le rendre; à leur faire du bien, ne le faisons pas dans ce but; il serait peu honorable. Quand vous invitez un ami, la reconnaissance qu'il vous conserve ne va pas au delà de la soirée, l'amitié qu'il vous témoigne expire quelquefois avant, toujours avec la fin du repas. Si vous invitez des pauvres et des infirmes, comptez sur une reconnaissance qui ne passe pas, sur la reconnaissance de Dieu même, de Dieu qui se

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

souvent toujours et qui n'oublie jamais. Quelle pusillanimité, je vous le demande, de ne pouvoir admettre le pauvre à votre table ? Serait-il donc impur et repoussant ? Conduisez-le au bain, avant de le conduire à table. Ses vêtements sont-ils déchirés ? prenez-les-lui, et donnez-lui en d'acceptables.

4. Comprenez-vous maintenant ce qu'il y a pour vous en cela d'avantageux ? Le Christ vient à vous en la personne du pauvre, et vous faites difficulté de le recevoir ? Vous invitez le prince à votre repas, et vous êtes dans l'anxiété ? Faites dresser deux tables : l'une réservée pour les malheureux, les aveugles, les paralytiques, les estropiés, les pauvres qui n'ont pas de chaussure et que couvre seulement un vêtement en lambeaux; l'autre pour les grands, les généraux, les préfets, les seigneurs avec leurs vêtements d'étoffe riche et splendide, avec leurs ceintures dorées. A la table des pauvres qu'il n'y ait ni argenterie, ni vin en abondance, mais le suffisant pour réjouir et désaltérer, avec des vases et des coupes en verre ordinaire. Qu'à la table des riches, au contraire, l'or et l'argent étincellent, que la table semi-circulaire puisse être à peine mise en mouvement par deux jeunes hommes; que l'urne d'or soit du poids d'un demi talent, de façon à pouvoir être à peine soulevée par deux serviteurs; que les amphores rangées avec ordre soient aussi resplendissantes d'or; que la table semi-circulaire soit tendue de riches et moelleux tapis; qu'autour des convives s'agitent de nombreux domestiques richement vêtus, avec leurs amples caleçons; qu'ils soient beaux, dans la fleur de l'âge, frappants d'élégance et de propreté : pour l'autre table, deux serviteurs suffisent, puisqu'elle n'a rien de comparable à ce luxe; tandis qu'on servira des mets délicats et rares à la première, qu'à celle des pauvres on ne présente que de quoi rassasier et égayer. Me suis-je suffisamment expliqué ? Les deux tables, sont-elles convenablement et soigneusement dressées ? manque-t-il quelque chose ? Je ne le pense pas du moins; convives, vaisselle, tapis, mets, je n'ai rien oublié : du reste, si quelque chose a été omis, nous le remarquerons dans le cours de ces développements. Puisque chaque table a été convenablement dressée et ornée, voyons celle que vous choisirez. Pour moi, je vais droit à la table des pauvres et des malheureux; la plupart d'entre vous préféreront, je pense, la table resplendissante et joyeuse des grands. Eh bien, examinons de quel côté se trouve la plus grande somme de gaieté. Je ne parle pas de la récompense à venir; à ce point de vue tout examen est inutile : la table des pauvres a la meilleure part. Comment ? Parce qu'elle compte le Christ au nombre des convives, tandis que l'autre n'a que des hommes : à la première siège le Maître, à la seconde les serviteurs. Mais nous n'en parlons pas encore; examinons laquelle des deux ici-bas procure le plus de joie. Or, du côté des pauvres se trouve encore la joie la plus grande, puisqu'il y a plus de bonheur à siéger près du prince que près des serviteurs. Laissons aussi ce point de vue; considérons les choses en elles-mêmes.

Ce qui frappe d'abord, c'est que nous, les convives de la table des pauvres, nous conserverons avec le calme la confiance et la liberté la plus complète; vous, au contraire, vous serez saisis de frayeur et tremblants : par respect pour vos illustres convives, vous n'oserez étendre la main, vous serez là comme des écoliers terrifiés en présence du maître. Quelle différence à la table des pauvres ! Vous me direz que c'est toutefois pour vous un grand honneur. C'en est un plus grand pour moi. Ce qui fait ressortir votre obscurité, c'est le langage servile que vous tenez, bien qu'admis à la table du maître le rapprochement du serviteur et du maître met en relief la différence de l'un et de l'autre. On voit clairement que le premier se trouve là où sa condition ne l'appelle pas, et la familiarité dont il est l'objet l'honore moins qu'elle ne l'abaisse, en signalant sa condition infime. Si vous voulez contempler la splendeur du serviteur, l'éclat propre du pauvre, considérez-le loin de tout contact avec le riche : ce qui est petit, paraît encore plus petit à côté de ce qui est grand, et ce qui est bon paraît encore meilleur par juxtaposition. Voilà ce qui vous arrive à vous, les convives des riches, mais non point à nous. En deux points, qui sont hors de toute comparaison, nous l'emportons sur eux, en fait d'honneur et de liberté. Pour moi, je préférerais un morceau de pain mangé en toute liberté à des mets sans fin mangés en pleine servitude. «Mieux vaut être invité à manger des légumes avec des amis, que le veau gras avec des ennemis.» (Pro 15,17) Quoi que disent les grands, il faut ou applaudir ou blesser, c'est-à-dire agir en parasites ou pis encore. Les parasites peuvent encore user d'une certaine liberté de parole, bien qu'on les injurie et qu'on les méprise; cette liberté, vous autres vous ne l'avez même pas. Telle est donc l'abjection à laquelle vous êtes réduits; vous êtes sous le coup de la crainte et de la frayeur, sans honneur d'aucune sorte. D'où je conclus l'absence de tout vrai plaisir à votre table, et la présence de la vraie joie à la table des pauvres.

3. Mais allons plus loin, et considérons la nature même des mets. D'un côté, impossible, le voulût-on, de ne pas se charger de vin; de l'autre, chacun ne boit et ne mange qu'autant

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

qu'il le veut. Conséquemment, le plaisir que pourrait causer la qualité des mets est détruit et par la honte dont nous avons déjà parlé, et par les incommodités qui résultent de la satiété. Car, aussi bien que les privations, la satiété, les excès de table ruinent et affaiblissent le corps : que dis-je ? beaucoup plus facilement encore, et il n'est personne qui ne soit plus tôt brisé par les excès que par les besoins. Vous supporterez bien plus aisément la faim que la satiété; vous la supporterez jusqu'à vingt et vingt-deux jours; vous ne résisterez pas à deux jours de satiété. Les hommes qui habitent la campagne et qui ne peuvent jamais contenter leur estomac, n'en sont pas moins robustes, et cela sans recours aux médecins. Les gens qui se gorgent de viandes ont sans cesse besoin des hommes de l'art; et plus d'une fois la science est encore vaincue par les excès. Il demeure donc que, du côté des pauvres, il y a plus de vrai plaisir que du côté des riches. S'il vaut mieux être honoré que d'être injurié, être indépendant que d'être esclave, être plein de confiance que d'être dans la crainte et dans la frayeur, avoir le suffisant que d'être noyé dans un fleuve de délices, il est incontestable que la table des malheureux donne plus de plaisir que la table opposée. Même quant à la dépense, la première est préférable. Les frais sont beaucoup plus considérables d'un côté que de l'autre. Vous demanderez peut-être si la table des indigents procure à l'hôte une satisfaction égale à celle qu'éprouvent les invités. Nous n'hésiterons pas à répondre affirmativement; d'autant mieux que c'est là le point qui nous touche le plus ! Le personnage qui fait toutes ces invitations doit faire ses préparatifs plusieurs jours à l'avance; de là mille sollicitudes, mille soins, mille affaires, point de sommeil la nuit, ni de repos le jour; il faut tout prévoir, s'entretenir avec les cuisiniers, les maîtres d'hôtel, les officiers de bouche. Au jour marqué, vous le voyez trembler comme ne tremblent pas les athlètes au moment d'en venir aux mains : il craint qu'il n'échappe quelque sottise, que la jalousie ne le frappe, que ses ennemis n'en deviennent plus nombreux. Quand il ne s'agit que des pauvres, alors plus de souci ni d'inquiétude : on prépare soi-même la table, et l'on ne s'en met pas en peine plusieurs jours à l'avance. Après le repas, l'homme du monde ne doit plus compter sur la reconnaissance; l'hôte des pauvres a Dieu pour débiteur, et tous les jours il peut s'asseoir à cette même table. Les mets se consomment, la grâce ne se consomme pas; en sorte que son bonheur et sa joie sont hors de comparaison avec la joie des voluptueux qui se gorgent de vin. Quoi de plus doux à l'âme que l'espérance solide des plus solides biens ?

Mais allons plus loin. D'un côté se font entendre des flûtes, des harpes et autres instruments de musique; de l'autre, pas de chants intempestifs; des hymnes, des psaumes. Là c'est le démon qu'on célèbre; ici c'est le souverain de l'univers. Quelle reconnaissance ici; là, au contraire, quelle ingratitude, quelle stupidité, quelle absence de sens ! Car enfin n'est-il pas vrai que c'est Dieu à qui vous êtes redevable des aliments que vous avez pris ? et, au lieu de lui rendre grâces du bien qu'il vous a fait, vous ne songez qu'aux démons : que sont autre chose, en effet, les chants qui résonnent sur la lyre, sinon des chants en l'honneur des démons ? Vous devriez dire : Béni soyez, Seigneur, de m'avoir nourri de vos biens, et vous ne vous en souvenez pas plus qu'un animal, et vous ouvrez la porte aux démons ! Que dis-je ? les animaux mêmes caressent les gens de la maison, qu'ils en aient reçu quelque chose ou qu'ils n'aient rien reçu. Quelle différence entre leur procédé et le nôtre ? Ils caressent ceux qui ne leur ont rien donné : Dieu vous comble, et vous aboyez contre lui. Qu'un ennemi flatte le molosse qui garde la maison, il n'en sera pas moins repoussé; vous, au contraire, vous répondez au mal que ne cesse de vous faire le démon, l'introduisant dans la salle du festin. N'êtes-vous pas ravalé au-dessous même de la brute ? Aussi bien, j'opposerai volontiers l'exemple de ces animaux aux hommes qui ne rendent grâces que pour le bien qu'ils ont reçu. Voyez donc, je vous en supplie, les chiens venir flatter leurs maîtres, alors même qu'ils seraient dévorés par la faim. Pour vous, à peine entendez-vous parler d'une guérison accomplie par le démon, que vous abandonnez le Seigneur : n'êtes-vous pas en cela moins raisonnable que les bêtes elles-mêmes ? Vous objecterez qu'il y a plaisir à regarder les courtisanes. De quel plaisir parlez-vous ? parlez plutôt d'ignominie et de turpitude. Vous avez fait de votre maison un mauvais lieu, un lieu de débauche et de fureur; et vous osez qualifier cela de plaisir ? Si tout plaisir en soi est légitime, l'opprobre dont vous vous chargez est plus ignominieux et plus ineffaçable. Comment ? N'est-ce pas un opprobre sans nom pour vous que de transformer votre maison en lupanar où les hommes se vautreront comme les animaux immondes dans la boue ? Vous me direz qu'on ne va pas jusque-là. Raison de plus pour en gémir, car le regard ne fait qu'irriter les désirs et attiser le feu des sens. Finalement, les convives de la plus riche table ne la quitteront que semblables à des furieux, à des insensés, à des esclaves brutaux; ils sortiront pris de vin, quand leurs serviteurs auront évité tout excès. Quelle honte ! Rien de pareil du côté des pauvres : avant de quitter la table, ils rendent

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

grâces, ils se retirent ensuite chez eux, joyeux à leur coucher, joyeux à leur lever, n'ayant à se reprocher ni faute ni excès d'aucune sorte.

6. Si vous désirez jeter un coup d'œil sur les invités, les premiers vous apparaîtront intérieurement ce que les autres sont extérieurement, à savoir : paralytiques, aveugles, estropiés quant à leur âme, en proie aux ulcères et à la fièvre, qui chez les autres n'affligent que le corps. Telle par exemple l'arrogance : après les plaisirs de la table, elle nous assimile à des mutilés; telle encore l'intempérance et l'ivresse, qui nous ravit l'usage de nos membres. Chez les pauvres vous verrez un spectacle opposé : leurs âmes vous paraîtront plus éblouissantes que le luxe et les vêtements des grands. Quand on vit dans un sentiment incessant de reconnaissance, quand on ne désire que le nécessaire, on vit dans une joie sans fin. Un mot maintenant sur le dénouement de ces deux scènes, D'un côté, intempérance, plaisir, rires immodérés, bouffonneries, ivresse, propos obscènes; comme il en coûte à la pudeur humaine d'aborder de tels propos, la présence des courtisanes résout cette difficulté. De l'autre côté, vous n'apercevez que politesse, charité, mansuétude. L'homme qui invite des débauchés le fait par vaine gloire : l'autre, par charité, par générosité pure. Chez celui-ci, c'est l'humanité qui préside à la table; chez l'autre, c'est la vanité et la dureté, filles de l'injustice et de la rapine. L'un aboutit à l'arrogance, aux émotions vives, à la folie, que contiennent en germe la vaine gloire; l'autre à la prière et à la gloire de Dieu. Les hommes portent envie au premier; ils font le plus grand éloge du second, l'estimant comme leur père à tous, alors même qu'ils n'en auraient pas reçu de bienfait. Sans avoir été spolié, on épouse volontiers les sentiments et la cause des personnes qui l'ont été; ou même, sans avoir reçu de bienfait, on admire, on loue volontiers les auteurs des bienfaits que d'autres ont reçus. D'une part jalousie profonde, de l'autre sympathie et vœux affectueux.

Voilà pour le siècle présent; dans le siècle à venir quand paraîtra le Christ, quelle confiance, quel bonheur, en entendant ces paroles à la face de l'univers : «Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; étranger, et vous m'avez accueilli.» (Mt 25,33) Aux autres il sera dit : «Méchant serviteur, etc.» (Ibid.) Et encore : «Malheur à ceux qui se plongent dans la mollesse et dans les délices, qui dorment sur des lits d'ivoire, et qui boivent des vins de haut prix.» (Amos 6,4) Malheur à ceux qui ont estimé permanents les parfums recherchés dont ils se couvraient, et non comme des frivolités d'un jour. Je ne m'exprime pas de la sorte sans motif, mais bien pour changer vos dispositions et vous amener à ne rien faire qui ne vous soit vraiment avantageux. – Si je fais l'une et l'autre de ces choses, répondez-vous. – C'est là du reste le langage généralement tenu. A quoi bon, répliquerai-je, pouvant assigner à toutes vos actions une utilité solide, les diviser, en gaspiller une bonne partie ? Répandez-vous la semence moitié dans une bonne terre, moitié en terrain pierreux, et diriez-vous alors : Que m'importe cette moitié perdue ? N'ai-je pas une moitié en excellent terrain ? Pourquoi pas tout jeter en bonne terre ? Pourquoi diminuer votre profit ? Vous ne raisonnez pas ainsi quand il s'agit d'amasser de l'argent, vous accumulez sans cesse. Quand il s'agit de placer à intérêt, vous ne dites pas : Pourquoi ne pas prêter une partie aux pauvres, l'autre aux riches ? tout à ceux-ci. Pourquoi ne pas raisonner de même en matière de profits spirituels, et pourquoi gaspiller tant de richesses ? – Mais, répliquez-vous, rien n'est perdu. – Comment ? – Nous y gagnons de nouvelles amitiés. – Quelle amitié glaciale que l'amitié dont la table est l'unique cause ! l'amitié des parasites, une amitié qui reviendra facilement à l'ingratitude.

N'abaissez pas ainsi cette chose sublime, la charité; ne lui donnez pas une source pareille. Il me semble entendre prêter à un arbre qui porterait des fruits d'or et des pierreries, non des racines de même nature, mais des racines plongeant dans la pourriture. C'est là au fond votre propre raisonnement; une amitié ainsi formée est une amitié fautive. Savez-vous la table qui nous vaut de vrais amis, mais devant Dieu, mais des amis solides ? c'est la table des pauvres. Vous faites peu de chose, en dépensant ici une partie, là une autre, encore que vous donniez beaucoup; mais vous ferez beaucoup, donneriez-vous peu, si vous donnez tout d'un côté, à l'exclusion de l'autre. Ce qu'on demande, ce n'est pas si vous donnez une grande ou une petite quantité, mais si vous donnez autant qu'il vous est loisible de donner. Rappelez-vous le serviteur qui avait gagné cinq talents et celui qui en avait gagné deux; rappelez-vous la veuve qui ne donna que deux oboles; et celle du temps d'Elie. La première ne raisonna pas ainsi : Pourquoi ne pas me contenter de donner une seule obole, et ne pas garder l'autre pour moi ? Elle donna tout ce qu'elle avait. Et vous, si riche, vous vous laisseriez vaincre par cette femme en générosité ! Ne négligeons pas à ce point notre salut, appliquons-nous à l'aumône, Quoi de plus noble et de plus précieux ! Nous le verrons dans le siècle futur, et nous ne pouvons pas ne pas le voir dans le siècle présent. Proposons-nous donc la gloire de Dieu

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

comme but de la vie; recherchons ce qui lui plait, afin de mériter les biens qui nous ont été promis. Pussions-nous tous les posséder, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.